

Études d'histoire religieuse



Andréa Richard, *Femme après le cloître. Autobiographie*,
Montréal, Éditions Méridien/Éditions d'Acadie, 1995, 354 p. 25 \$

Micheline D'Allaire

Volume 62, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007205ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007205ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

D'Allaire, M. (1996). Compte rendu de [Andréa Richard, *Femme après le cloître. Autobiographie*, Montréal, Éditions Méridien/Éditions d'Acadie, 1995, 354 p. 25 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 62, 123–125. <https://doi.org/10.7202/1007205ar>

Andréa Richard, *Femme après le cloître. Autobiographie*, Montréal, Éditions Méridien/Éditions d'Acadie, 1995, 354 p. 25 \$

En acceptant de recenser un livre qui déborde la discipline historique, je m'engage dans une tâche délicate. Car ce livre d'Andréa Richard est à la fois un témoignage de l'histoire vécue, le récit d'une introspection sur un demi-siècle de vie et un pamphlet dirigé contre les communautés religieuses et contre l'Église-institution.

Femme après le cloître, c'est l'histoire d'une jeune Acadienne qui grandit dans une famille bourgeoise et heureuse, mais aussi dans l'encadrement religieux de l'époque triomphaliste des années 1940 et 1950, où l'esprit étroit de l'Église catholique pouvait conduire certaines personnes à des aberrations. À 16 ans, en 1950, Andréa entre au couvent chez les Petites Soeurs des Pauvres. Elle passe 13 ans de sa vie dans cet institut, puis est Carmélite pendant huit ans pour enfin redevenir laïque.

À lui seul, le témoignage d'Andréa Richard fait la synthèse de ce que j'ai moi-même tiré de 150 entrevues dans les communautés religieuses au début des années 1980. Nos observations sur la vie traditionnelle quotidienne des couvents et des cloîtres se rejoignent. Le rigorisme et le conformisme religieux décrits correspondent à ce qui existait dans bien des couvents d'avant Vatican II. Ceux qui n'ont jamais vécu *intra muros* peuvent suivre d'heure en heure le déroulement de la vie quotidienne d'une religieuse qui n'a pas le droit de s'éloigner de la Règle.

Andréa Richard relate donc les grandes étapes de sa vie religieuse et post-religieuse. D'abord le noviciat, puis la vêtue, les épreuves infligées et des sacrifices qu'elle en vient elle-même à s'imposer. En 1953, à l'âge de 19 ans, elle prononce ses voeux temporaires et part pour la France commencer sa vie active. Assignée à la quête pendant trois ans, elle contracte un terrible mal de jambes. On lui donne alors des fonctions d'infirmière pour lesquelles elle n'est pas disposée.

Entre-temps, elle fait des rêves prémonitoires où elle se voit Carmélite. Nouvelle vocation entrevue. Les Petites Soeurs des Pauvres font tout pour l'empêcher de se diriger vers la vie contemplative. Ici commence à se dessiner une évolution psychologique chez Andréa. Elle voit l'illogisme des contraintes qui font des religieuses des «robots à figure mystique» (p.164). Mais elle se culpabilise de sa liberté de pensée. Veut-elle quitter le couvent, on lui fait comprendre que son sacrifice est le prix à payer pour sa sanctification à laquelle, il faut le souligner, elle travaille très fort. De peine et de misère (et de quelques subterfuges), elle finit par entrer au Carmel de Rouen, où le rigorisme des Petites Soeurs des Pauvres semble pâlir à côté de celui du Carmel. Aussi, parlera-t-elle, plus tard, de déséquilibrées psychiques parmi les religieuses.

Elle passe au Canada, dans le but de fonder un Carmel en Acadie, avec son propre sens de la prière qu'elle veut y introduire. En attendant, elle fait partie du Carmel traditionnaliste de Dolbeau – à partir de 1968 – où les supérieures décident absolument tout à sa place, la traitent de soeur réformatrice et contestataire et lui défendent de parler de son projet de fonder un cloître.

En même temps qu'elle remet sa vocation en cause, Andréa Richard commence à faire le procès de la vie consacrée, particulièrement de celle du cloître. Pour elle, il est clair que la vie religieuse étouffe sa vie intérieure qui veut s'exprimer. Elle en vient à penser que désobéir à Rome ne remettrait pas en cause son authentique union avec le Christ. Après la demande de révocation de ses vœux et une convalescence de plusieurs mois dans sa famille, elle sait ce qu'elle veut: vivre la prière et l'enseigner dans le monde. «Finies les eaux sales du mensonge et de l'abus de pouvoir» (p. 279).

Relevée de ses vœux, elle fonde, en 1972, l'Alliance, une maison de prières. Elle se met à faire des guérisons et des miracles et donne à plein dans le mouvement charismatique exalté. Puis, refusant de partager la direction de l'Alliance avec un abbé, elle quitte le mouvement en en faisant le procès: l'Alliance, selon elle, n'attire plus que des fanatiques. Elle crée alors, en 1977, l'Arche d'Alliance, à Shawinigan.

Soudain, l'amour est au rendez-vous. Un amour fou avec un évêque qu'elle nomme Éric. Elle offre ici quelques pages érotiques (p. 310s.) où elle décrit, un peu naïvement, les vertiges d'un premier amour. En 1991, elle décide, avec Éric, de s'expatrier aux États-Unis. Mais survient l'impondérable: un accident qui altère la santé d'Andréa et le cancer d'Éric font tomber les plans à l'eau. Après les deuils d'Éric et de son père, en 1993, Andréa déploie son activité dans le «Collectif libre d'actions concertées», par solidarité avec les femmes et «pour aider l'Église à se libérer du sexisme qui l'empêche d'être authentique dans ses enseignements».

Idéaliste, sensible, entière, Andréa Richard accepte pendant bien des années de porter le carcan de religiosité qui peut conduire au déséquilibre. Femme passionnée, elle nous rappelle un peu Marie de l'Incarnation qui, elle aussi, a posé des gestes surhumains pour se rapprocher de Dieu. Marie de l'Incarnation a quitté un enfant en bas âge pour aller donner sa vie à Dieu en Amérique. L'enfant, traumatisé et faisant tout pour retenir sa mère, n'a pas réussi à en empêcher le départ. Femme passionnée, Marie de l'Incarnation a, elle aussi, décrit certains moments de vie intime avec Dieu, dans des termes dignes d'une anthologie amoureuse. Femme de feu, Andréa Richard a dérivé très tôt dans une spiritualité excessive. Le hasard de la vie aurait pu lui faire prendre une toute autre direction, avec la même passion.

En réalité, une étude caractériologique du personnage serait peut-être plus appropriée qu'une critique du livre dans la perspective historique. Nous décelons chez cette femme une sorte de narcissisme, c'est-à-dire un amour excessif de sa personne. Nous sommes en face d'une femme qui juge beaucoup et condamne autant – peut-être avec raison –, une femme qui ne voit jamais en quoi elle-même a fait des erreurs de parcours. Comment comprendre son dénigrement de la vie consacrée, alors que, délibérément, contre les conseils réitérés de ses parents, elle s'y est donnée pendant 21 ans de sa vie? Ce n'est pas un cas unique pour autant; c'est un type de femmes vouées à la religion, des femmes à la fois conservatrices et avant-gardistes, dominatrices, ambitieuses et qui ont tendance à croire qu'elles portent en elles la vérité.

D'un point de vue littéraire, Andréa Richard a la langue d'une romancière. Une plume claire, drue, limpide. Elle sait si bien créer une atmosphère que le lecteur, même plongé dans un monde qu'il ne connaît pas bien, ne peut en ressortir qu'à la dernière page. À ceux qu'intéresse l'histoire socio-religieuse, bonne lecture!

Micheline D'Allaire
Université d'Ottawa

* * *

Jocelyne Lamoureux, Michèle Gélinas, Katy Tari, *Femmes en mouvement. Trajectoires de l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFEAS), 1966-1991*, Montréal, Boréal, 1993, 263 p. 25 \$

L'Association féminine d'éducation et d'action sociale, mieux connue sous le nom-sigle AFEAS, tient une place importante dans le mouvement des femmes du Québec. Trois chercheuses ont entrepris de nous livrer une étude substantielle sur cette association qui comptait en 1991 vingt-cinq années d'existence. L'ouvrage réalisé dans le cadre du Protocole d'entente UQAM/Relais-femmes n'est pas un livre d'histoire, mais «un essai d'interprétation critique empruntant une démarche socio-historique» (p. 7). Deux objectifs structurent la recherche: tenter de saisir la dynamique particulière entre l'Association et l'espace public et «cerner son identité propre comme association féminine ancrée dans le mouvement des femmes d'ici, comme groupe de pression significatif dans la société québécoise» (p. 8). Le matériau de base de cet ouvrage est constitué des archives de l'AFEAS déposées aux Archives nationales du Québec (Montréal); les procès-verbaux, les mémoires et prises de position de l'Association ont été dépouillés. Ont été également scrutés les dossiers importants, les diverses publications de l'Association dont la revue *Femmes d'ici*. Des entrevues avec les présidentes «historiques» de l'AFEAS ont permis de mettre en valeur les dynamismes en cause.